

Lecture biblique : Luc 5,1-11

¹Un jour, Jésus se tenait au bord du lac de Génésareth et la foule se pressait autour de lui pour écouter la parole de Dieu. ²Il vit deux barques près de la rive : les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. ³Jésus monta dans l'une des barques, qui appartenait à Simon, et pria celui-ci de s'éloigner un peu du bord. Jésus s'assit dans la barque et se mit à donner son enseignement à la foule.

⁴Quand il eut fini de parler, il dit à Simon : « Avance plus loin, là où l'eau est profonde, puis, toi et tes compagnons, jetez vos filets pour pêcher. » ⁵Simon lui répondit : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre. Mais puisque tu me dis de le faire, je jetterai les filets. » ⁶Ils les jetèrent donc et prirent une si grande quantité de poissons que leurs filets commençaient à se déchirer. ⁷Ils firent alors signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci vinrent et, ensemble, ils remplirent les deux barques de tant de poissons qu'elles enfonçaient dans l'eau. ⁸Quand Simon Pierre vit cela, il tomba aux genoux de Jésus et dit : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur ! » ⁹Simon, comme tous ceux qui étaient avec lui, était en effet saisi de crainte, à cause de la grande quantité de poissons qu'ils avaient pris. ¹⁰Il en était de même des associés de Simon, Jacques et Jean, les fils de Zébédée. Mais Jésus dit à Simon : « N'aie pas peur ; désormais, ce sont des êtres humains que tu prendras. » ¹¹Ils ramenèrent alors leurs barques à terre et laissèrent tout pour suivre Jésus.

Prédication

On trouve dans l'évangile de Matthieu, au moment de l'appel de ses premiers disciples alors en train de pêcher, cette parole de Jésus qui fait écho à la conclusion de notre épisode : « Venez à ma suite et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (Mt 4,19). Pêcher des hommes, pêcher des êtres humains : quelle curieuse image pour décrire la vocation de disciple du Christ et la mission de l'Église ! S'agirait-il d'arriver à prendre dans nos filets le plus de gens possible, quitte à user pour cela

de tous les moyens à disposition, allant des grosses ficelles émotionnelles jusqu'aux arguments les plus spécieux ?

Si l'image de la pêche est problématique, c'est parce qu'elle semble faire de l'évangélisation une activité prédatrice, consistant à capturer des proies. Évangélisation, d'ailleurs, est un mot qui met souvent mal à l'aise, parce qu'il rimerait avec colonisation, ou avec manipulation, pression. La contrainte n'est pas bien loin, et il faut reconnaître que les Églises, par le passé, n'ont pas hésité à recourir à la violence, qu'elle soit symbolique ou réelle, certes pour le salut des personnes qui étaient visées. C'est bien connu, l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Cependant, est-ce que c'est vraiment à cela que ce passage nous invite ? Je voudrais vous suggérer une autre interprétation, une lecture alternative et tout à fait contraire à celle qui identifie, dans cette pêche dite miraculeuse, le modèle de ce qu'il faudrait faire en Église. J'y ai été conduit en raison d'un certain nombre de détails du texte qui ne vont pas dans ce sens, qui ne collent pas avec cette idée que la mission des chrétiens, la tâche de l'Église, serait de s'emparer d'un maximum de « poissons ».

Par exemple, prenez le verbe grec, *zôgrein*, qui est traduit par « prendre » dans cette parole que Jésus adresse à Simon Pierre : « désormais, ce sont des êtres humains que tu prendras. » J'expliquais aux jeunes avec qui j'ai préparé ce culte qu'un bon réflexe à avoir, lorsqu'on étudie le texte, consiste à repérer si un mot qui semble particulièrement significatif pour sa compréhension apparaît ailleurs dans le Nouveau Testament ; du moins, il arrive que ce soit éclairant.

Ici, il s'avère qu'il y a une seule autre occurrence de ce verbe, et c'est dans la deuxième lettre à Timothée : l'auteur évoque alors le sort de ceux qui ont été *pris* dans les pièges du diable, et à qui Dieu pourrait donner de s'en dégager (2 Tm 2,26). Certaines traductions parlent d'ailleurs plutôt des *filets* du diable. Autrement dit, il y aurait quelque chose de diabolique à vouloir prendre dans des

filets, tandis que l'œuvre de Dieu, le don qu'il fait, consiste à l'inverse à rendre la liberté à ceux qui ont été attrapés.

Je vais encore insister sur ce verbe, *zôgrein*, décidément très intéressant. Puisqu'il n'apparaît nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament en dehors de ces deux occurrences que je viens d'évoquer, cela veut dire qu'auparavant, quand Simon et ses collègues jettent leur filet à l'invitation de Jésus et *prennent* une quantité phénoménale de poissons, c'est un autre verbe grec qui est employé. Lequel signifie plus précisément : enfermer. Tandis que *zôgrein*, qui peut effectivement vouloir dire pêcher, capturer des poissons, a un autre sens encore : il peut aussi signifier « rendre vivant ». Dans *zôgrein* se trouve effectivement la racine grecque désignant la vie, de sorte que ce verbe pourrait être traduit, non seulement prendre et garder en vie, mais prendre pour rendre vivant, pour rendre à la vie. Soit tout le contraire d'enfermer.

Il me semble donc que les deux manœuvres, loin de se recouper, sont diamétralement opposées. D'un côté, les pêcheurs encerclent et enferment dans leur filet les poissons, destinés ensuite à suffoquer sur la terre ferme. Leur seul avenir consistera alors à alimenter la vie de ceux qui en consommeront la chair. De l'autre, il s'agit non pas de prendre pour soi, mais de rendre à la vie. On pourrait dire, pour filer la métaphore de la pêche : arracher aux profondeurs dans lesquelles ils ont sombré ceux que l'on entend faire remonter à la lumière.

Il est à noter, d'ailleurs, que Simon et ses compagnons laissent là leurs filets et le produit de leur pêche, qui n'est donc pas, en définitive, ce qui compte, pour suivre Jésus. Ils se détournent de ce qui était jusque-là leur occupation et leur moyen de subsistance, pour embrasser une autre vocation, qui ne sera pas le simple décalque de la première sur de nouveaux sujets : des hommes au lieu de poissons, mais sa subversion : prendre pour faire vivre, et non pour faire mourir, ni pour enfermer.

Ce que Jésus propose à ses disciples, ce n'est certainement pas de prendre quiconque au piège. À vrai dire, c'est plutôt Jésus qui se trouve pris au piège,

acculé par la foule qui le presse de toutes parts. Un deuxième point de méthode que je partageais avec le groupe des jeunes adultes, c'est celui qui consiste à aller regarder ce qui passe un peu avant et un peu après le texte retenu pour la prédication. On constate alors, entre autres choses, que Jésus ne cesse de fuir la foule qui cherche à le retenir, pour se retirer à l'écart dans des endroits déserts et prier. Ici, il monte sur une barque. On dit parfois que c'est pour des raisons d'acoustique, mais rien dans le texte ne permet de l'affirmer. Ce qui est certain, c'est que s'il continue d'enseigner, preuve qu'il s'intéresse aux gens, qu'il cherche à être en relation avec eux, c'est à distance respectable de son auditoire.

Alors qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Pour le comprendre, considérons l'attitude de Simon après sa pêche « miraculeuse ». Loin de se réjouir devant ces poissons à profusion et à l'idée de l'argent qu'il va pouvoir en tirer, il est saisi d'effroi. Et il demande à Jésus de *s'écarter* de lui. Il n'est pas comme tous ceux qui pressent Jésus, peut-être dans l'espoir d'une guérison ou d'un autre miracle. Il a le mouvement inverse, un mouvement de recul, parce qu'il a compris qu'il a en face de lui bien plus, justement, qu'un simple faiseur de miracles. Sa réaction a des précédents dans l'Ancien Testament, elle est proche de celle du prophète Esaïe, par exemple, quand il se découvre, lui qui est impur, en présence du Seigneur. Mais c'est celui-ci qui va alors franchir et gommer toute distance, comme fait ici Jésus, en disant simplement à Simon : n'aie pas peur.

L'hypothèse que je fais alors, et que je partage avec vous, c'est que Simon a un bon réflexe quand il demande à Jésus de s'écarter. D'un côté, il y a la foule qui cherche à saisir Jésus, qui refuse de le laisser échapper, qui veut comme l'absorber en son sein ; de l'autre, Simon voudrait maintenir Jésus à distance. Parce que sans la juste distance, il n'y a pas de véritable relation possible. Et c'est la relation, que recherche Jésus.

Sans distance, il n'y a pas non plus de réflexion possible, pas de recul critique, mais de la confusion, comme celle qui règne entre tous ces poissons emmêlés dans

leurs filets. Mais Jésus n'est pas un gourou en quête de dévots hébétés, il ne se veut pas une idole entourée de groupies qui auraient mis toute indépendance d'esprit de côté. Être disciple du Christ, ce n'est pas être aliéné à la volonté d'un autre, ce n'est pas être sous emprise. Mais c'est être un homme, une femme, pleinement vivant.

D'ailleurs, on peut se demander : quels sont les êtres humains qui ont été pêchés, c'est-à-dire, rendus vivants par Jésus, dans cet épisode ? Qui d'autre que les pêcheurs eux-mêmes, qui mieux que Simon, et Jacques et Jean, fils de Zébédée ? Ce n'est peut-être pas grand-chose, au regard de la multitude qui ne lâche pas Jésus d'une semelle. Mais la qualité importe plus que la quantité. La qualité de vies véritablement transformées, réorientées par la rencontre de Jésus. C'est sans doute une leçon à méditer dans nos Églises, qui souvent, angoissées par la baisse des effectifs et la peur de disparaître, fantasment sur la concurrence qui parvient à « attirer des jeunes », comme on attraperait des poissons dans des filets. Heureusement, les filets craquent : la vie est la plus forte, et ne supporte pas d'être enfermée.

Mais Jésus, lui, ne veut pas rendre captif. Il entend rendre libre, rendre à la vie. Et ce qu'il attend de ses disciples, c'est qu'ils en fassent autant : qu'à leur tour, ils en rendent d'autres vivants, et ainsi de suite. C'est comme une contagion de vie, née avec Jésus, et qui se poursuit aujourd'hui, dans nos Églises et au-delà. C'est du moins à cela que nous sommes appelés, nous qui sommes réunis ce matin pour écouter la parole de Dieu, comme il y a deux mille ans au bord du lac de Génésareth. Loin des grands mouvements de foule fusionnels, peut-être, mais dans une juste distance avec ce en quoi et celui en qui nous croyons. Alors, comme Simon Pierre et les autres, nous pouvons bien abandonner nos filets, ceux dans lesquels nous croyons pouvoir prendre les autres aussi bien que ceux dans lesquels nous sommes nous-mêmes empêtrés, pour suivre Jésus sur un chemin de vie et de libération.